

point le plus essentiel de la philologie catholique, en même temps qu'elle a pour but de faire restituer à qui de droit ce magnifique héritage d'origine et de propriété que trois grandes nations se sont intrépidement disputé jusqu'à ces derniers temps ?

Mais qu'importent après tout les sententieuses paroles de l'illustre traducteur ? L'abbé de Lamennais, qui pouvait être en cette matière le juge le plus compétent et le plus écouté, ne l'avait point lui-même approfondie ; il l'avait même assez dédaignée peut-être, pour ne pas s'apercevoir qu'il commettait un étrange anachronisme, en faisant vivre au *treizième* siècle le vénérable auteur de l'*Imitation*, qui existait pourtant encore en 1471, c'est-à-dire, bien avant dans la seconde moitié du *quinzième*.

III.

La question était noble, ancienne déjà ; elle avait suscité d'ardentes luttes et passionné de superbes esprits. On écrivait sans relâche et de plusieurs endroits. On argumentait de toute manière. On plaidait même en bonne et belle forme devant le Parlement. Richelieu intervenait au besoin et l'Académie française aussi, mais c'était une controverse sans issue : on n'aboutissait à rien de décisif.

L'Allemagne revendiquait à son profit tout l'honneur de cette glorieuse origine ; mais la France et l'Italie contestaient opiniâtrément la légitimité de ses titres.

Elles retenaient au contraire avec un sentiment d'orgueil national, et chacune d'elles pour leur propre compte, cette haute question de paternité. Et comme certaines corporations religieuses se trouvaient personnellement intéressées dans la discussion, c'était à qui mieux mieux entre Chanoines réguliers, Bénédictins et Jésuites se pousserait rudes arguments et mordantes injures ; car la passion s'était à la fin mise de la partie, et elle est ordinairement mauvaise conseillère et cruelle logicienne.

Or, dans cette tumultueuse mêlée d'hommes obéissant ainsi à des intérêts et à des prétentions contraires, la question toujours plus incertaine et plus mystérieuse s'agitait la même autour de trois noms qui ont diversement retenti dans le monde religieux et littéraire.

A savoir : Thomas à Kempis pour l'Allemagne, l'abbé Gersen pour l'Italie, et le chancelier Gerson pour la France. Et selon que la découverte de quelque nouveau manuscrit ou la production de tout autre titre venait présenter la question sous un jour plus avorable aux préoccupations de l'une ou de l'autre de ces trois parties, celle qui s'en pouvait utilement prévaloir, déclarait la guerre finie et criait bien haut sa victoire. Or, c'est ainsi que les choses se sont passées jusqu'en ces dernières années.

On crut un moment, à la faveur de l'ingénieux travail de M. de Grégoire, que le problématique abbé Gersen avait raison. Puis, vint le tour du chancelier Gerson, et certes, il faut bien le dire, il y avait là des présomptions graves et mieux que des présomptions. On produisait des manuscrits et l'Académie sanctionnait publiquement de sa haute estime les travaux et les affirmations de M. Onésime Leroy. La question devenait donc toute française, et la grande figure de Gerson recevait ainsi un nouvel éclat de cette importance du manuscrit de *Valenciennes* qui le constituait le glorieux auteur de l'*Imitation* de Jésus-Christ.

IV.

Nous croyions alors, sous le charme de ce dernier verdict, que le procès était fini et que, forts de la situation et de notre droit, nous pouvions braver, défier même toute nouvelle tentative ; mais hélas ! nous comptions sans M. Malou, ci-devant professeur de philosophie à l'Université de Louvain, (Belgique) aujourd'hui évêque du diocèse de Bruges.

Car, depuis que M. Malou est entré dans la lice, armé de son livre de *recherches historiques sur le véritable auteur de l'Imitation* de J.-C., livre si court, mais si substantiel et si plein, qui pourrait désormais songer à soutenir d'autres titres et d'autres droits que ceux du pieux et vénérable *Thomas à Kempis* ? Qui pourrait se donner le robuste courage de décliner cet imposant ensemble de tant de preuves et de témoignages ? Où trouver plus de lumières et plus d'autorités ? Et si la vérité n'était point de ce côté là, la pourrait-on raisonnablement chercher ailleurs ? M. Malou ne conjecture point, lui ; il affirme et son affirmation s'appuie sur toutes sortes d'arguments, de preuves et de faits matériels et irrécusables, puisqu'outre les témoignages des contemporains de Thomas à Kempis, il produit des manuscrits de toute foi portant le nom de ce savant docteur ; et parmi ces manuscrits, celui de 1425, qui appartient à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, et qui est inscrit sous le no. 15.137, c'est-à-dire, le plus ancien manuscrit que l'on connaisse jusqu'à présent, puisqu'il n'est postérieur que de dix ans à l'année où fut composée l'*Imitation* ; ce qui donne à Thomas à Kempis une incontestable priorité sur ses concurrents.

Notre intention n'est pas de suivre d'ailleurs M. Malou dans les détails de cette savante dissertation qui lui fait tant d'honneur, et comme philologue et comme écrivain ; nous n'apportons ici que nos propres convictions, qui seront bientôt, nous osons l'affirmer, les convictions de tout le monde.

Il est dur sans doute d'abandonner ainsi ses illusions les meilleures ; mais pourquoi tiendrions-nous à les garder, quand nous voyons si clairement que la vérité est au-delà et qu'à moins d'être gens de mauvaise foi, nous devons la suivre là où elle a pris définitivement domicile ?

V.

Ainsi voilà le pieux solitaire du 15ème. siècle, maître Thomas, du mont Ste. Agnès et chanoine régulier à Utrecht, appelé Thomas à Kempis, en allemand Kempen, son lieu de naissance (archidiocèse de Cologne), forcé dans son humble cellule et la quittant enfin à la voix de M. Malou, pour aller respiander, comme le flambeau de l'Évangile, sur la table du milieu.

Et s'il est vrai de dire que rien ne réussit comme le succès, nous devons constater que depuis que l'heureux M. Malou a fixé le sort de cette immense question, qui durait depuis tantôt quatre siècles, la science faisant de nouveaux efforts a produit en sa faveur et jusqu'en même temps de nouvelles et concluantes justifications. Voilà même qu'entr'autres divers manuscrits, portant tous respectivement le nom du vénérable Thomas et renfermant les quatre livres de l'*Imitation*, il s'en vient de découvrir un autre, parfaitement conservé, portant la date de 1427, postérieur deux ans seulement au manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne, méritant la même créance et prêtant une nouvelle force aux conclusions de M. Malou.

Ce dernier manuscrit se trouve en Westphalie, dans la Bibliothèque de l'un de ses plus anciens cloîtres.

Le beau travail philologique de M. Malou a rencontré toutes sortes de sympathies, la presse et la critique l'ont ratifié de leur adhésion. L'*Univers* de 1852, *Les Débats* d'environ la même époque l'ont pris surtout en particulière faveur ; et, malgré les derniers efforts qu'ont pu tenter récemment encore les partisans du chancelier Gerson, il faut bien reconnaître, avec tous les sincères amis de la science et de la vérité, que la suprême sentence est rendue et que le vénérable maître Thomas à Kempis, déclaré et reconnu l'auteur, le seul et incontestable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, doit à ce titre jouir, à l'exclusion de tous, de l'estime et de l'éternelle admiration des hommes : car il a fait, selon Fontenelle, *le plus beau livre qui soit parti de la main des hommes*, puisque l'*Évangile n'en vient pas*.

« Il y a, en effet, ajoute l'abbé de Lamennais, quelque chose de céleste dans la simplicité de ce livre prodigieux. On croirait presque qu'un de ces purs esprits qui voient Dieu face à face y soit venu nous expliquer sa parole et nous révéler ses secrets. »

E. DE FENOUILLET.

Pensées diverses sur l'Éducation.

La jeunesse est la fleur d'une nation ; c'est dans la fleur qu'il faut cultiver le fruit.

FENELON.

Abuser de sa force contre la faiblesse de l'enfance est une lâcheté odieuse. Faire servir la supériorité de l'intelligence à égarer les faibles d'esprit ou seulement à leur révéler leur infirmité est une autre lâcheté non moins odieuse.

DE TESSON.

Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts ; le meilleur est celui qui en a le moins.

HORACE.

Des manières aimables font passer la plus mince parole.

PLAUTE.

Il est plus aisé de réprimer les premières fantaisies que de satisfaire toutes celles qui viennent ensuite.

FRANKLIN.

Quand on sera venu au secours de l'enfance, lorsqu'on aura soutenu ses pas chancelans, qu'on l'aura prémunie contre le danger des mauvais exemples, qu'elle sera pourvue d'une instruction morale et dotée pour l'avenir des moyens de subvenir honnêtement à son existence, alors l'œuvre de l'amélioration des criminels sera plus qu'à moitié accomplie ; alors nos prisons cesseront de se remplir avec cette prodigieuse activité qui épouvante et la réforme pénitentiaire sera d'autant plus facile et plus sûre qu'il restera moins de coupables à réformer.

DEMETZ.

Une mère trouve son éloge dans les qualités de ses enfants.

HORACE.